



La personnalisation: Analyse psycho-sociale

Philippe Malrieu

► To cite this version:

Philippe Malrieu. La personnalisation: Analyse psycho-sociale. *Aprendizagem e Desenvolvimento*, 1995, 4 ((16/15)), pp.9-17. halshs-01077025

HAL Id: halshs-01077025

<https://shs.hal.science/halshs-01077025>

Submitted on 23 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La personnalisation: Analyse Psycho-Sociale

Dans les dernières pages de son livre *“De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent”*, Piaget marque de façon très forte les caractéristiques des processus par lesquels le sujet conquiert et assume la responsabilité de ses actes. L'adolescent, dit-il, se considère comme l'égal des adultes et les juge sur un plan d'égalité et d'entière réciprocité ; -il commence à penser à l'avenir, c'est à dire à son travail actuel ou futur au sein de la société- et ajoute à ses activités du moment un programme de vie ; -“en ce qui concerne nos sociétés”, sa préoccupation d'inscrire son travail dans la société des adultes le conduit à se proposer de réformer celle-ci (loc. cit, p. 301). Piaget a, dès cet ouvrage mais aussi dans la *Prise de Conscience et Réussir et Comprendre*, analysé les structures de la pensée formelle qui interviennent dans la construction de cette mutation fondamentale ; il en indique la portée : tandis que chez l'enfant les idéaux sont incarnés en des personnes, “il s'opère un dépassement, au cours de l'adolescence, dans le sens de l'indépendance des idéaux”. La définition qu'il propose de la “personnalité” marque l'enjeu de ce dépassement : elle est “la soumission du moi à un idéal qu'il incarne mais qui le dépasse et qui se le subordonne : c'est l'adhésion à une échelle de valeurs, non plus abstraite, mais relative à une œuvre(1) ; c'est donc en définitive l'adoption d'un rôle social, non pas tout préparé à la manière d'une fonction administrative, mais d'un rôle que l'individu créera en le jouant” (p. 311).

En quelques pages, Piaget désigne un champ très vaste de problèmes concernant la spécificité des activités de personnalisation caractéristiques des conduites humaines. Trois termes en particulier nous interrogent⁽¹⁾:

PHILIPPE MALRIEU *

* Professeur Emérite de Psychologie
Laboratoire “Personnalisation et
Changements Sociaux”.
Université Toulouse le Mirail
5 allées António Machado
31 058 Toulouse Cédex

- celui de dépassement : il ne s'agit pas simplement, comme dans la construction de stéréotypes par apprentissages, de la complexification d'un comportement de base par son adaptation à un ensemble évolutif, éventuellement contradictoire, de situations multiples, mais de la mise en suspens des réactions, de leur mise en conflit à partir de la représentation de leurs conséquences, de la composition mentale d'une réponse alternative ;

- celui de l'indépendance des idéaux qui définissent les cadres dans lesquels doit s'organiser cette réponse -indépendance à l'égard de motivations primaires, grâce à l'instauration, au delà du "moi" centré sur la satisfaction de celles-ci, d'une instance qui élabore des projets à visées transindividuelles ;
- celui de la création par le sujet, dans un dialogue entre les diverses instances du moi, de la conception d'un rôle social, d'une œuvre qui sera, pour le sujet et pour les autres, un instrument de dépassements individuels et collectifs.

Or, si ces opérations de transindividuation mettent en jeu des processus intellectuels -dont Piaget a par ailleurs démontré qu'ils s'inscrivent dans l'histoire humaine- elles ont à voir avec les relations interpersonnelles au cours desquelles le sujet est amené à effectuer de multiples déplacements depuis les valeurs primitives vers des valeurs qui intéressent les collectivités auxquelles il appartient ou décide d'appartenir. Ces déplacements ne vont pas sans conflits avant de déboucher sur des systèmes de valeurs provisoires : conflits entre les modèles auxquels le sujet se réfère et par là même entre les systèmes de valeurs dont ils sont les représentants, conflits à l'intérieur de la société, qui ont leur dynamique propre, souvent dissimulée aux modèles du sujet. Comment celui-ci a-t-il opéré ses adhésions aux valeurs premières? Comment s'en détache-t-il? Comment, par quelles opérations et en fonction de quels déterminismes, parvient-il à trouver, éventuellement à faire accepter, des "œuvres" pour tenter de surmonter les conflits où il est engagé ?

Poser le problème en mettant l'accent sur les conflits n'est pas récuser l'intérêt d'une approche sociologique : il est vrai que venant des groupes, parviennent à leurs membres des appels, plus ou moins impératifs, au dépassement et à l'interrogation sur la valeur des conduites instituées. Il est vrai aussi qu'une étude sociologique des contradictions entre les institutions est indispensable pour saisir les insatisfactions qui, chez les sujets, suscitent les entreprises d'innovation. De même les travaux de psychologie sociale sur la perception des attitudes des autres, sur les processus de contagion et sur la genèse des oppositions constituent le chaînon indispensable pour saisir dans les communications, dans les processus d'influence, dans les rivalités... les préludes aux mouvements sociaux où les sujets tentent de surmonter leurs insatisfactions en élaborant des régulations sociales nouvelles.

Mais ces approches ne nous dispensent pas d'une recherche sur les processus proprement psychologiques, tels qu'ils s'élaborent au cours d'une vie. La psychologie génétique peut à cet égard proposer un modèle d'investigation : elle ne se borne pas à la description des étapes dans les divers types de conduites, elle permet de saisir les "mécanismes de fond" en livrant des informations sur les interstructurations des processus qui interviennent dans les grands types de réponse : motricité, affects, cognitions, communications. De façon analogue, ne peut-on penser à une étude du devenir -variable de groupe à groupe, d'individu à individu- du désir de dépassement qui s'affirme dans des insatisfactions, des imaginaires, des interrogations organisées sur les possibles, des critiques plus ou moins systématiques, débouchant sur des projets et des plans de restructuration des conduites ou des cadres sociaux ?

La méthode biographique, autobiographique en particulier sous ses diverses formes (mémoire, journal, entretien, correspondance), semble de ce point de vue propice à fournir des données, qui appellent un double traitement : sur leur contenu, inévitablement soumis aux déformations par les oublis, les refoulements, les imaginaires; -sur les déterminants des réactions qu'elles livrent : tout particulièrement, puisqu'il s'agit de dépassement des normes, d'innovation dans les règles de vie et les idéaux, quels sont les conflits vécus par le sujet, dans quels types de relations aux autres et aux institutions, a-t-il été amené à ressentir l'insuffisance des règles et des valeurs auxquelles ses conduites étaient assujetties?

1 - UN TYPE D'ACTE DE PERSONNE

Avant d'aborder le problème de la formation des processus du dépassement de soi, on tentera de caractériser la structure de ce qu'on peut appeler acte de personne, en tant que réélaboration des conduites dans les milieux de vie.

Soit l'exemple du refus d'obéissance aux supérieurs en temps de guerre, évoqué par Louis Barthas⁽²⁾. Il est caporal, ordre lui a été donné de faire creuser une tranchée pour ravitailler les premières lignes. Son escouade doit travailler toute la nuit, avoir terminé au petit matin. Louis Barthas fait savoir à son capitaine, explique au commandant, que les intempéries rendent la tâche impossible. Il est menacé de passer devant le conseil de guerre. Il décide de ne pas obéir : l'ordre est absurde, inhumain. Au sentiment de révolte à l'égard du commandant se mêle l'angoisse d'être fusillé.

Intensément, il pense à sa femme, à ses enfants. La colère l'emporte : mieux vaudrait, rêve-t-il, se suicider, ou tuer le commandant. Il ne cédera pas : le travail commencera quand il le jugera possible.

Considéré d'un point de vue social, cet acte se caractérise comme une rupture intentionnelle, délibérée, rationalisée, avec une des normes qui régissent l'organisation de la société militaire : la loi de l'obéissance du subordonné. Rupture partielle certes, mais dont on peut saisir les enjeux de personnalisation derrière les motifs invoqués. Ces derniers sont en eux-mêmes significatifs d'une opposition aux chefs : dans la discussion qu'il a avec eux, il fait valoir, d'une part que la tâche qu'ils prescrivent est impraticable (sous-entendu : vous êtes incompetents), d'autre part qu'ils exposent inutilement les soldats à des risques de maladie (vous êtes inhumains).

Cette opposition se manifeste par un conflit émotionnel, marqué par une irritation dominée, dont l'intention fugitive de tuer le chef indique la dimension d'agressivité primaire, contenue par la conscience de sa vanité. On ne comprendrait pas l'acte de personne si on ignorait ses racines pulsionnelles, qui se traduisent aussi chez Barthas par l'angoisse éprouvée à l'idée qu'il peut de lui-même, par cette manifestation de sa liberté, provoquer sa mort et la désolation des siens : il y va non seulement de sa vie, mais d'une sorte de trahison de l'amour qu'il leur porte.

Mais son refus relève, fondamentalement, d'un autre domaine que la colère contre ses supérieurs, ou plutôt cette colère est sous-tendue par un système de motifs idéologiques, de représentations sur les origines de la guerre dans les antagonismes des puissances capitalistes et sur l'assujettissement à celles-ci des autorités politiques et du commandement militaire. Il est un soldat malgré lui, qui le cas échéant -quand il n'est pas surveillé- fraternise avec les soldats allemands, qui sympathisera avec les mutins de 1917, sans aller jusqu'à les imiter. Ouvrier tonnelier en Languedoc, il s'est initié aux conceptions socialistes au travers des luttes des viticulteurs en 1907, il a adhéré au parti socialiste sur la base de la théorie de la lutte des classes et de l'internationalisme ouvrier. Son engagement contraint dans la guerre, où il se comporte "normalement" tout en essayant de compromettre au minimum la vie de ses camarades et la sienne, constitue pour lui la contradiction la plus douloureuse avec ses idéaux : l'ordre "absurde" qui lui est donné est pour lui l'occasion de les défendre, devant ses supérieurs, mais aussi devant l'escouade dont il est "responsable" ; en refusant d'obéir en pleine conscience de la con-

damnation qu'il encourt, il s'agit pour lui de marquer qu'il ne trahit "quand même" pas son idéal. L'acte de personne se caractérise de ce point de vue par sa justification dans une représentation des lois sociales et des transformations à introduire dans la société.

Aussi bien la révolte de Barthas peut-elle apparaître comme la manifestation symbolique de cette visée de transformation sociale, comme l'écho lointain et atténué de la révolte des vignerons de 1907 ou des mouvements ouvriers d'avant-guerre. Elle est comme la proclamation qu'il condamne la société qui, dans la guerre, perd de vue le respect de l'existence humaine. Elle veut signifier sa résolution de participer, dans l'avenir, à la transformation des institutions, pour instaurer une autre vision de l'homme.

Mais elle marque aussi la volonté délibérée de maintenir, consolider, enrichir une certaine image de soi. Il s'agit, à partir des expériences de relations interpersonnelles faites au cours des ans, dans la comparaison entre des portraits divers de sujets, de prendre position sur la diversité des conduites et des aspirations qu'ils manifestent, et de choisir entre ces images multiples celle qui paraît correspondre aux besoins profonds des hommes d'une époque : l'acte de personne suppose une idée en puissance, un schéma, vécu plutôt que représentatif, de ce que peuvent être l'homme, la femme, aujourd'hui : une sorte de concept moral embryonnaire de la personne idéale. Mais cette image générique à laquelle le sujet tend à ressembler s'élabore au travers de conflits qui lui confèrent un caractère dramatique, des aspects contradictoires, des variations inconscientes, qui vont être pour le sujet l'occasion d'un travail incessant de critique, de reprise en fonction des déceptions infligées par l'histoire aux représentations premières. On peut référer ces déceptions à deux grands types de situations :

- l'image idéale de l'Homme-Soi s'élabore au cours d'identifications, dans une auto-attribution intentionnelle des qualités présentées par les modèles. Or diverses sont les identifications au cours de la vie, elles attachent le sujet à des traits, à des attitudes, à des représentations multiples juxtaposées, sans qu'il en perçoive immédiatement les divergences.
- cette image s'inscrit dans la vie du sujet au travers des rôles sociaux qu'il remplit, qui lui révèlent, non seulement ses goûts et ses aptitudes, ses incapacités et ses répugnances, mais l'aspect complexe des personnages qui composent sa société. Les connaissances

qu'il acquiert sur l'histoire précisent encore la conscience de la diversité des destins et des aspirations des individus. Il est difficile, en présence de cette multiplicité des vies, de prendre position sur ce qui doit constituer le centre de la sienne propre.

La personne n'est donc pas tellement l'organisation des conduites conformément à un principe de vie, que l'interrogation sur la valeur des expériences qu'on a réalisées. Et sans doute le sujet est-il guidé par une aspiration fondamentale qu'il aurait du mal à objectiver, qu'il ne se représente fragmentairement qu'en l'opposant à celles des autres. Mais il est constamment invité à se déplacer au point de vue d'autrui. C'est ainsi que Barthes, en restant ferme sur sa condamnation du capitalisme fauteur de guerre, ne dénie pas la valeur des chefs qui font preuve de courage dans les assauts tout en restant amicaux pour les soldats, tandis qu'il condamne les prolétaires-soldats pillards ou ivrognes, incapables de s'intéresser à l'avenir de la société. Ces questionnements peuvent susciter une anxiété dont on peut dire qu'elle est une caractéristique du processus de personnalisation.

L'acte de personne apparaît en somme comme opérant une mutation dans les actions du sujet. Celles-ci se caractérisent, au delà des réactions par instinct ou par habitude, par la conscience de soi, consubstantielle de la conscience de la fin et de l'ajustement des moyens à celle-ci: elles supposent un dédoublement du sujet qui opère le va-et-vient entre deux opérations. La mutation caractéristique de la personne réside dans l'élaboration d'un cadre systématique auquel doivent être référées les situations et les réponses, -et c'est en ce sens que la personnalisation trouve un instrument essentiel dans les opérations formelles; mais en outre un acte de personne est axiologique, il suppose la différenciation des activités où s'aliènent les potentialités des sujets et celles où elles pourront se réaliser. Au delà de la critique pragmatique elles élaborent une critique sociale (de quelles institutions dépendent les aliénations?) et une pratique à visée morale (que faire -individuellement et collectivement- pour surmonter celles-ci?).

Cette critique et cette pratique exigent une recherche longue, un questionnement systématique et souvent anxieux qui d'une part tend à situer le donné dans un ensemble de possibles, fournis par l'imagination, et qui d'autre part concerne la valeur des tentatives du sujet, à la fois par rapport à son histoire et à celle de la collectivité.

Du sujet à la personne, s'introduit la conscience qu'un progrès est possible, et qu'il dépend du

moi, solidaire d'un nous, de le concevoir, de le projeter, de le réaliser, faute de quoi il se déshumanise : peu ou prou, la conscience d'une histoire de l'humanité est inhérente à la personne qui éprouve le sentiment d'en être responsable, qu'il dépend d'elle de créer un plus d'humanité.

2 - LES PROCESSUS DE LA PERSONNALISATION.

Comment alors comprendre le développement, au cours d'une vie, de l'insatisfaction à l'égard des formules d'action proposées/imposées par la société ?

D'où viennent les questionnements, sur soi et sur le milieu, les projets et les tentatives pour mieux comprendre le monde et soi-même, pour les rendre l'un et l'autre meilleurs?

Ici encore nous nous tournons vers l'autobiographie pour esquisser une réponse à ces questions. On s'appuie sur les mémoires d'enfance et d'adolescence écrits par J. François et sur le journal qu'elle a tenu à l'âge adulte ⁽¹⁾.

L'auteur relève le rôle des appels à la maîtrise des comportements que les adultes adressent à l'enfant, leurs incitations à accroître son autonomie pratique et les savoirs qui doivent le rendre conscient des lois de la nature et de la vie sociale, tout en remarquant ce qu'ils ont de contraignant et d'opprimant.

L'enfant répond avec passion aux invitations des adultes à progresser dans ses savoirs et savoir-faire : il est fier de s'inscrire dans les personnages, multiples et évolutifs que lui proposent les éducateurs. Conquêtes d'un moi, conscient de ses progrès, qui se compare sans cesse à ses modèles : il a de lui des images diverses, il sait ce qu'il a été, ce qu'il sera, il se voit en train de progresser vers l'autonomie adulte. Imitation, langage, performances pratiques sont la condition de ces conquêtes, mais c'est l'imaginaire qui l'entraîne au delà de ce qu'il est. Ce sont là les instruments essentiels de ses progrès, sans lesquels les questionnements et les projets de la personnalisation seraient impossibles.

Mais d'un autre côté, les exigences des éducateurs, leur divergences sont, pour l'enfant, sources de résistance, d'oppositions, d'anxiété, et deviennent un point de départ pour les désirs de libération et de dépassement qui formeront le creuset de la personnalisation. J. François rappelle par exemple ses révoltes contre les ordres de sa mère ou de ses maîtresses, les châtiments corporels que lui infligeait son père. Elle compensait ces insatisfac-

tions dans l'imaginaire ludique, les conquêtes, l'approche du mystère qui lui était révélé dans les cours d'éducation religieuse. Tandis que se façonne la conscience des drames -guerre de 39-40, occupation, difficultés de l'après guerre, qui encadrent la vie familiale. Ces conflits introduisent un doute sur soi, des incertitudes : certes des préférences se manifestent, mais elles ne se constituent pas en système, elles sont fluctuantes. L'ambivalence est fréquente. J. François cependant croit découvrir les fondements dans son enfance des fixations ultérieures à des valeurs -attachements à la nature, penchant à l'imaginaire du futur écrivain, tendance à l'autodéfense, à l'affirmation de son originalité. On peut parler de la formation d'une identité dans cette opposition aux contraintes. Mais il manque à la personnalité enfantine, pour atteindre le niveau de personne, d'être assurée dans des valeurs qui se soutiennent en un système. Lui fait défaut la conscience de sa responsabilité à l'égard de son propre avenir. La passion pour le travail, pour le succès, ont encore quelque chose de ludique : manque le sens de l'œuvre, où le moi s'attache à se faire reconnaître dans un rôle social.

C'est à l'adolescence que sont posés les fondements de l'activité de personnalisation.

L'identification à des "figures d'humanité" en est un premier aspect. L'identification chez l'enfant a un rôle essentiel : les jeux en sont un témoignage, mais aussi les rêveries de dépassement, et les compétitions avec des aînés. Mais chez l'adolescent elle va vers des personnes : qui lui posent la question de ses futurs possibles, qui lui paraissent se situer de façon responsable dans l'organisation de la société, dans l'histoire, après avoir hésité et choisi. Telles furent pour J. François les religieuses qui enseignaient, au travers des tâches quotidiennes, le sens du sacré, de la discipline de soi qu'il implique. Elle s'attache à certains d'entre elles, dans une relation qui comporte quelque flamme sexuelle, et grâce à elles découvre l'attrait d'un dépassement mystique. Au point qu'en dépit d'intérêts eux aussi très forts (amies, littérature, composition de poèmes, nature...) elle est parfois tentée d'entrer en religion. Assurément, toute adolescence n'est pas mise aussi directement en relation avec une visée de transcendance, mais il y a toujours quelque chose de tel dans l'attraction vers une profession, vers un engagement sportif, politique : au terme de l'identification il s'agit de s'inscrire dans l'histoire de la société.

Un deuxième aspect de la personnalisation apparaît à l'adolescence, en opposition à l'identification. Celle-ci peut en effet conduire à des fixations exclusives, sans retenue, et certains sujets peuvent en être victimes. Ils doivent s'en prémunir par le sens de la pluralité des modèles, par l'interrogation sur l'origine et les conséquences des options qu'ils ont faites, dans un travail de comparaison. J. François donne un exemple de celle-ci. Sans doute a-t-elle été tentée d'adopter le mode de vie des religieuses en l'opposant aux visées étriquées de ses parents. Mais elle s'interroge aussi sur les renoncements de cette vie séparée du monde. Ses intérêts culturels, sa passion pour composer des poèmes, mais aussi dans les dernières années de sa vie au pensionnat l'amour qu'elle éprouve pour une compagne, et qui restera une constante résolue de son existence, lui font surmonter l'attraction pour l'entrée en religion. Chez d'autres adolescents cette composante essentielle de la personnalisation qu'est la critique prend des formes plus violentes, peut éclater en révoltes. Mais on peut considérer comme un moment essentiel de la personnalisation la formation de cette aptitude à se détacher des modèles tout faits, des systèmes de valeur imposés, et parfois séducteurs, que la société, ou des groupes constitués, présentent à l'adolescent.

Un troisième aspect important de la personnalisation réside dans la formation à l'adolescence de sentiments forts, du type de l'amitié et de l'amour. En eux le sujet fait la découverte d'un moi semblable et autre, auquel il puisse se confier, duquel il puisse réclamer un don égal au sien. Cette expérience, qu'elle se fasse par la parole, ou par le corps, ne prend tout son sens que si elle s'ouvre sur la révélation que chacun a du monde une vision différente de celle de l'autre, et que l'échange qu'ils en font les oblige à un dépassement de leur conception : l'amitié et l'amour vivent d'un dialogue qui les questionne, qui les amène à penser leurs relations à la société.

Pour si intenses que soient les sentiments de renouvellement vécus par les adolescents et le désir de dépassement de soi, il paraît difficile qu'ils parviennent à réaliser ce qui nous a paru, d'après l'exemple de L. Barthas, constitutif de la personnalisation en sa plénitude: sinon une conception critique de la société et un engagement pour l'améliorer, du moins l'attachement à des règles de vie qui permettent au sujet de réaliser ses potentialités en les faisant reconnaître dans une œuvre. C'est au delà de l'adolescence, dans la "jeunesse", puis dans les expériences de toute une

vie que s'accomplit le travail de personne, variable selon la situation sociale, l'idéologie, la pression de l'histoire.

Le journal de J. François fournit des informations sur ce cheminement, au cours des années 1961-1989. Notations de moments émouvants, bonheurs qu'il s'agit de fixer contre la dévoration du temps, ou interrogations sur les moyens de faire face aux déceptions et aux angoisses surgies des rapports aux êtres ou aux événements, on peut dire du journal qu'il est le témoin des modes et de l'orientation générale de l'activité de signification des vécus: drames qui couvent ou qui éclatent, drames surmontés en des apaisements où le sujet a l'impression d'avoir atteint le sens de sa vie, impression fugitive, toujours menacée, qu'il tente d'assurer par une œuvre qui en témoigne.

Drames: entendons par là, avec G. Politzer ⁽⁴⁾, les activités par lesquelles le sujet découvre les contradictions qui existent, ou plutôt qu'il fait apparaître, entre ses conduites dans ses divers milieux de vie, et qu'il tente de surmonter selon une ligne directrice, caractéristique de son choix des valeurs : où l'on peut déceler son type de personnalisation.

Chez J. François apparaît au premier plan le drame de la relation amoureuse ("j'ai misé toute ma vie sur une passion et jamais je ne le regretterai"). Que ce soit dans les heures où cette passion peut librement se vivre, ou dans celles où elle se heurte à des obstacles du fait de l'autre ou des événements, elle est dramatique en raison des contradictions qui lui sont essentielles. Elle s'est formée au pensionnat en contradiction avec la loi chrétienne, s'est poursuivie à l'université en opposition aux préjugés hostiles à l'homosexualité, à ceux surtout de ses parents (ils ont réussi à interrompre la liaison avec l'amie, ont obligé leur fille à se marier. Elle a divorcé, laissé deux de ses enfants à la garde du père pour vivre avec son amie). Il semble aussi qu'une autre contradiction soit survenue du fait que l'amitié qu'elle a éprouvée pour R. Char ait été mal vécue par l'amie, qui aurait par sa froideur provoqué chez J. François une angoisse qui fut longue à se dissiper.

Dramatique en raison des obstacles que lui opposent les conventions, cette passion ouvre la voie à la prise de conscience de drames dans la vie sociale : existences médiocres des petits bourgeois, de ses parents avides d'ascension sociale, de son mari, de toute une catégorie de gens fermés aux problèmes qui menacent l'humanité : la misère, la guerre ... Mais que manque-t-il à ces hommes, sinon le sens de la valeur humaine de chacun ? Même dans une personnalité aussi riche que R.

Char elle découvre la méconnaissance de ce à quoi elle tient absolument, le respect de son amour pour son amie.

Un travail de signification des contradictions qu'elle observe, en elle et chez les autres, va alors intervenir pour inventer les modes de vie qui pourront les surmonter. Il va se produire sur une multiplicité de plans, en fonction des échanges interpersonnels où elle découvre la richesse singulière de certains créateurs. Dans le prolongement de l'idéologie des philosophes chrétiens découverts dans ses études, comme dans le souvenir de ses rapports avec les religieuses, elle construit un système idéologique à elle. Il est axé sur le déplacement de l'expérience d'amour vers l'expérience de rapports avec des êtres d'exception, comme R. Char, Szenes, Pierre Emmanuel, Jouve ou Bataille, dans des dialogues directs ou à travers leurs œuvres. Par eux elle découvre un type de vérité humaine, qui vient dans le prolongement de son attachement aux religieuses, qui est en harmonie avec la pensée de certains de ses professeurs en philosophie, mais qui correspond surtout à sa recherche personnelle de changer la vie, de sortir des "relations mortes", pour les autres comme pour elle. "Il nous faut refaire notre génération", écrit-elle en 1972. Son œuvre littéraire veut y contribuer. C'est en elle que va culminer le travail d'intersignification entre les divers domaines de l'existence : elle l'avait initié adolescente dans la reconnaissance des correspondances entre ses divers enthousiasmes, dans les liens avec Dieu, avec la nature, dans les amitiés, l'amour ; elle le poursuit en retrouvant, avec le retour vers elle de ses enfants, la richesse de la vie de mère ; elle comprend que la richesse des rapports entre personnes ne peut ignorer les misères et les guerres, elle opte pour une idéologie progressiste en politique, sa foi déborde les rites des pratiques...

Ce refus de laisser se poursuivre côte à côte ses existences de sujet -dans le travail, dans l'amour, dans les amitiés, dans la vie sociale, est bien une caractéristique de la personnalisation. Il est pourtant difficile de s'y maintenir, de trouver les passages d'un domaine à l'autre. Chacun a une fonction originale, met en jeu des pratiques qui ne peuvent se transposer de l'un à l'autre. Aussi bien la personnalisation est-elle menacée par la dispersion. Elle exige -tout en cherchant les correspondances à établir entre nos existences diverses- la centration sur une dominante. C'est elle qui va donner sens à la vie. Pour J. François, c'est dans son travail d'écriture qu'elle le trouve, en résignant le plaisir que toute jeune elle avait déjà à l'entreprendre.

Travail, il exige la confection relativement libre d'un projet, une inscription de soi dans diverses dimensions de l'avenir, proche et lointain. Il exige la critique de soi, la référence aux auteurs aimés, un effort pour se distinguer d'eux tout en s'efforçant de les comprendre, pour être dans le courant des créateurs contemporains sans trahir ses attachements anciens.

Mais aussi l'écriture du romancier est faite pour les autres et s'accompagne d'une interrogation continue sur leurs besoins, exige de sympathiser avec eux. L'œuvre est un appel, venu d'un fond de mémoire personnel, qui pour être entendu demande à l'auteur de découvrir la parole qui tout en étant la sienne éveille l'étonnement et l'attention. L'écriture, mais c'est vrai aussi de tout travail qui veut être reconnu, passe par l'exploration des vies concrètes de ceux à qui elle est destinée, et donc de la société où ils vivent, des problèmes qu'elle leur pose.

C'est enfin une condition de tout travail, mais particulièrement artistique, d'atteindre à un certain achèvement, de former une totalité qui en un sens se suffise, quoiqu'elle s'enracine dans des motivations et des représentations, collectives et individuelles, dont l'auteur n'a pas une claire conscience. De même que l'apparente perfection qu'elle paraît présenter est destinée à être dépassée, puisqu'elle n'est qu'un palier dans l'évolution. Et c'est aussi un aspect de la personnalisation d'accepter cette datation de l'œuvre, de la reconnaître comme un moment dans l'histoire, de la société mais aussi de soi-même.

3 - DISCUSSION: PERSONNALISATION ET SOCIÉTÉ.

L'exposé qui précède a mis l'accent sur le rôle joué dans la personnalisation par des activités du sujet marquées d'un double sceau. Il s'agit d'une part de la construction de la conscience de soi, de l'objectivation de ses potentialités au cours des échanges avec les situations que lui présentent ses divers milieux sociaux, de l'objectivation plus ou moins organisée du devenir de ses réussites relatives, de la conception, dans un imaginaire de soi de mieux en mieux contrôlé, d'un portrait idéal du moi, de ses visées : la conscience de soi est marquée par un type de situation dans le temps de vie, la croissance et la mort en étant deux paramètres.

Et il s'agit d'autre part, dans ses activités du self, de "dialogues" avec les autres ; la conscience de soi est "à double foyer" (Wallon) : dès l'enfance l'Autre, avec ses représentants multiples, diffé-

rents, alliés, adverses, travaille le soi. Il lui fournit DES images de soi, de ce qu'il est, non sans lui indiquer DES modèles possibles de soi. De plus l'Autre inscrit ces images et modèles dans DES représentations sociales de son parcours d'homme, de femme, de travailleur, de croyant, de citoyen, d'Homme. Le moi se dédouble dans la pluralité des moi suggérés, ou imposés, par les Autres.

L'étude de psychologie sociale que nous avons tentée a mis l'accent sur la construction d'une tension vers l'identité dans les conflits entre identifications : les unes, concrètes, à des individus, et d'autres -à partir de celles-ci- à des types idéaux. Type idéal de l'homme socialiste chez Barthas. Type idéal du créateur qui a su s'ouvrir aux problèmes et aux recherches des autres chez J. François, à partir de la relation d'amour avec son amie, de son amitié passionnée pour R. Char, d'amitiés de qualités diverses avec des personnalités de créateur. Mais dans cette construction de l'identité, toujours incertaine, il faut aussi considérer le rôle des idéologies dans lesquelles nous vivons, le modèle chrétien, l'humanisme démocratique, l'apologie du beau, de la bonté ou la valorisation de l'argent...

Mais la construction de l'identité n'est le résultat ni d'un conditionnement (renforcement de conduites par les sanctions sociales), ni d'une simple imitation ou contagion, ni d'un processus de sublimation de la libido orientée vers un Idéal du moi par l'histoire culturelle. Même si ces processus interviennent d'une certaine façon, il nous a semblé nécessaire de mettre l'accent sur des processus partiellement reconnus par la théorie du coping. A savoir sur les activités propres au sujet, sur la spirale constituée, à partir d'identifications divergentes, entre le sentiment de clivage (le stress) qui en résulte, l'objectivation culturelle des sources de ce(s) clivage(s), et les pratiques d'affirmation d'identité dans des "vocations" qui peuvent être de nature diverse (aussi bien fonder une famille, adhérer à une association, que se consacrer à une œuvre sociale, scientifique, artistique...).

C'est bien cette spirale que paraît décrire J. François, lorsqu'elle fait part de l'angoisse qu'elle ressent au cours de l'adolescence à l'idée qu'elle pourrait enfermer ses conduites dans un cercle comparable à la vie de ses parents, angoisse surmontée grâce à la foi, grâce à son amour, grâce aux philosophies de la sagesse chrétienne ; - angoisse ravivée par un mariage qui brise son amour dans la prison des tâches familiales, et qu'elle surmonte par le divorce, le retour à l'amante, la libre création ; - angoisse réactivée par

l'impression qu'elle a perdu l'amour de son amie, puis surmontée par un retour vers l'œuvre, le retour vers l'amie dans la communion avec l'œuvre de cette dernière, l'affermissement d'une idéologie du progrès spirituel dans la fraternité des créations.

L'accent mis sur les relations interpersonnelles conduit à souligner les échanges entre processus affectifs et cognitifs dans le travail de signification opéré par le sujet à partir de ses expériences. A travers chacune des joies que décrit J. François - dans son amour, la communion avec la nature, la réalisation de son œuvre, ses amitiés- c'est d'un élargissement des représentations du monde et de soi qu'il s'agit, qui passe par des questionnements, des critiques, des raisonnements. Il en est de même pour ses angoisses, liées à la prise de conscience de contradictions, en elle, chez les autres, dans la société...

On pourrait relever, en particulier, combien l'élaboration cognitive des situations, les jugements sur les relations entre personnes, transforment les émotions et les sentiments dans le sens d'un approfondissement, bien que persistent des composantes caractérielles de l'individualité.

Mais cette approche, "psychologique", ne risque-t-elle pas de sous-estimer les conditions sociales des activités de signification ? Peut-on comprendre la formation de l'idéologie pacifiste de Barthas sans prendre en compte sa participation au mouvement socialiste dans les années d'avant-guerre ? Ses jugements et ses affects ne dépendent-ils pas du développement des luttes de classe dans cette période ?

Dans les révoltes successives de J. François, n'y-a-t-il pas l'expression des luttes sociales du 20^e siècle pour davantage de justice, pour la reconnaissance de la liberté de la femme, de la liberté sexuelle ?

Sans doute... Mais faire droit aux analyses sociologiques qui montrent les variations des représentations et des attitudes sociales signifie-t-il qu'au fondement de cette évolution il faudrait inscrire, "en dernier ressort", les transformations des institutions considérées per se, indépendamment des drames qui se nouent entre les acteurs sociaux et à l'intérieur d'eux-mêmes, dans leur subjectivité et leur intersubjectivité, dans les recherches qu'ils font pour surmonter les crises où ils se placent eux-mêmes ? Nous émettons au contraire l'hypothèse que les structures sociales, bien qu'elles obéissent à des déterminismes "de masse" qui leur assurent une relative autonomie: 1^o) n'existent que sur le fondement de liens inter-

subjectifs, et 2^o) évoluent en fonction des expériences que font les sujets, dans leur affrontements et leurs recherches de coopération, des aliénations de potentialités que leur infligent les institutions, et des recherches de solidarité qu'ils font pour les surmonter.

1^o) *Présence des liens intersubjectifs dans le fonctionnement des institutions.* Les sociologues admettent aujourd'hui qu'il est impossible d'ignorer les variables "structure du sujet", "structure des relations entre sujets", dans l'étude du fonctionnement des institutions. Celles-ci s'imposent aux individus, assurément, par des règles obligatoires, mais la notion même d'obligation postule que les acteurs leur obéissent parce qu'ils leur reconnaissent une fonction pour la communauté à laquelle ils adhèrent. Sans doute cette reconnaissance leur est-elle inculquée à partir de représentations sociales à la construction desquelles ils n'ont pas toujours participé : du moins leur assentiment, plus ou moins prononcé, est-il nécessaire pour qu'on puisse parler de société. Lorsqu'il vient à manquer, dans tous les cas où la violence physique impose la loi du maître (dans le camp de concentration par exemple), il n'y a plus de société humaine.

C'est l'intérêt du cas de L. Barthas de montrer comment il se situe à l'articulation entre l'acquiescement à la société nationale qui lui impose de mener une guerre qu'il rejette, mais qu'il "fait" parce que, "quand même", il ne peut renier sa nation, et le rejet de l'idéologie militariste des maîtres de la guerre, parce que celle-ci lui paraît en contradiction avec ce qu'il juge essentiel à la société humaine -la coopération, le respect de l'autre, de sa vie et de ses sentiments. Ses carnets témoignent en de nombreux passages d'une conception à la fois simple et profonde de cette société, dont le lien familial, le travail créateur d'œuvres, l'entr'aide morale, les joies du compagnonnage sont pour lui des valeurs essentielles. La guerre ne lui paraît pas détruire seulement des hommes, mais le lien intersubjectif-à la fois le sentiment de dépendre des autres, et celui d'avoir prise sur eux- par le don qu'on leur fait, affection ou simplement attention à leur parole, à leur pensée, à leurs désirs-.

2^o) *Interstructuration de la société et de la personne.* Cet exemple nous permet de préciser le lieu où se construit le *sens* qui est l'aboutissement du travail de personne. Barthas a trouvé dans sa culture nationale, régionale, politique une base pour le construire. Mais c'est la mise en cause de cette

culture par la guerre capitaliste qui lui permet de le définir en lui indiquant, à chaque instant, comment il peut préserver ce qui dans cette culture vécue lui est cher : le sens de l'égalité du soldat et de l'officier, la fraternité avec ses compagnons de lutte, et quand c'est possible avec l'ennemi qui vient échanger avec lui -en première ligne- quelques vivres et son exécution de la guerre. Car c'est dans cette guerre qu'il vit et objective la contradiction entre sa culture "natale" et son assujettissement à une société qui en dénie la valeur : et cette contradiction, il s'efforce de la surmonter, dans les pratiques quotidiennes, en scrutant intensément en chaque homme qu'il approche sa vertu humaine, et, sur le plan des conceptions théoriques, en renforçant ses convictions socialistes et pacifistes. La crise de société qu'est la guerre est pour lui le terrain de la prise de conscience profonde de ce qu'il avait vécu avant qu'elle ne l'entraîne dans ses horreurs.

Semblablement, on pourrait à propos de J. François avancer qu'elle vit dans une pluralité de socialités où les liens intersubjectifs et les visées pratiques sont différents : dans une famille anxieuse de réussite sociale, dans un pensionnat où elle vit pour Dieu, dans un amour où chacune s'empare totalement de l'autre, dans des cercles artistiques qui se consacrent au renouvellement de l'émotion esthétique...

Des conflits surgissent en elle des contrastes entre ces vies. Son journal intime apparaît comme le témoin de sa recherche pour trouver les passages qui les feront communiquer. Et sans doute ne peut-on faire abstraction des processus d'influence qui interviennent tout au long de cette recherche du sens. Mais c'est dans son œuvre qu'elle approche au plus près de ce dernier, parce qu'en elle elle opère le dépassement le plus grand de ce que chacune de ses vies particulières contient d'insuffisant, par une ouverture voulue et construite à la société plus vaste de ses lecteurs : une société en crise permanente, dans laquelle elle se personnalise en leur donnant à réfléchir sur ses drames personnels.

Troisième exemple des processus d'échange entre société et personne, à une époque où se manifeste une fracture dans l'histoire de la civilisation. La correspondance de Hölderlin ⁽³⁾ le montre divisé entre d'une part l'association étroite des liens avec sa mère et des liens religieux (c'est pour lui être agréable qu'il obtient l'habilitation au pastorat), et d'autre part son attirance vers une poésie libératrice, la philosophie de Kant, et les idées révolutionnaires de lutte contre le despotisme des

princes Allemands. C'est sur l'angoisse que lui cause ce clivage qu'il s'appuie pour faire face à son propre désarroi en même temps qu'à la crise morale dont souffrent les Allemands : dans une analyse des aliénations de son temps et dans l'élaboration d'une philosophie nouvelle, qui situe le destin de l'homme et de la femme, la signification du lien amoureux, dans le devenir des puissances naturelles. Des amitiés profondes, un amour intense lui permirent d'inscrire cette signification dans des poèmes dont le sens ne sera aperçu qu'au 20^e siècle, et dans des drames et des essais philosophiques qu'il laissa inachevés, parce qu'il était brisé par le combat avec sa mère, avec lui-même, parce qu'à la différence de ses amis Hegel et Schelling il ne crut pas assez en lui, faute d'être vraiment compris par ceux qu'il aimait. Pourtant sa lutte contre la société des philistins avait ouvert une voie à un accès original à la vie en tant que personne.

Ce n'est pas d'une société accomplie que peut venir le *sens d'une vie*, bien qu'elle fournisse des instruments et des cadres généraux pour le construire. C'est dans les conflits que les sujets perçoivent entre les multiples socialités où ils s'engagent, dans leurs échanges, dans la reconnaissance de leurs divergences, qu'ils parviennent à inventer les solutions, tantôt individuelles, tantôt collectives, qu'ils peuvent opposer aux institutions aussi bien qu'à leurs attitudes propres, dans l'espoir de la réalisation plus grande des potentialités qu'il se découvrent : d'un progrès dans la reconnaissance mutuelle des autres et de soi, qui exige au moins le rêve, sinon le projet, d'une organisation nouvelle de la société.

NOTES

- (1) Piaget renvoie ici à l'ouvrage de I. Meyerson : les fonctions psychologiques et les œuvres. Paris, Vrin, 1947.
- (2) Les carnets de guerre de Louis Barthas, Maspero, 1982.
- (3) D'une part : Joue nous Espana (Mercure de France, 1972), d'autre part les Cahiers Verts (Mercure de France, 1990).
- (4) Critique des fondements de la psychologie (Paris, P.U.F., 1967)
- (5) Cf. Un projet idéologique, in Fontions des projets dans les structurations personnelles et sociales, Toulouse, E.V.S., 1993, p.85-98